

## Sociographie de l'Asie du Sud-Est

M. Lucien BERNOT, professeur

Le cours du mardi a porté sur la frontière orientale de l'Assam. Le Brahmapoutre, dans la partie est-ouest de son cours, traverse cette province sur quelque 600 km. Il déroule ses méandres dans une vallée large de 60 à 70 km, ouverte à l'ouest sur les plaines du Bengale. Cette vallée était habitée par une population relativement homogène, jusqu'à l'arrivée massive des réfugiés quittant le Bangla-Desh après sa création en 1971. La langue assamaise est proche du bengali et du hindi, donc de la famille indo-européenne. Le type ethnique présente quelques caractéristiques mongoloïdes ; le Docteur S.K. Chatterji a proposé le mot sanskrit *kirāta*, en fait terme péjoratif à l'origine, pour désigner ces populations indo-mongoloïdes. Rappelons que dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, des populations de langue thai étaient arrivées dans cette vallée : les Ahom, ils y créèrent un Etat possédant sa langue propre, l'ahom, aujourd'hui disparue, mais bien attestée dans les inscriptions et même répertoriée dans des dictionnaires. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, quelques centaines de personnes parlaient et écrivaient encore des langues de cette famille, en bordure de la vallée, comme l'aitoniā, le norā, le tairong, le phākial et, plus à l'est et dans les montagnes, le khampti. Réputée malsaine par la présence d'une malaria particulièrement sévère, surtout dans sa partie occidentale, cette vallée, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, échappa, pour ainsi dire, à l'Inde et à son histoire et ne s'y intégra qu'avec l'arrivée des Britanniques.

Ces derniers introduisirent la culture du thé — un théier spontané, *Thea viridis* poussait en Assam — elle n'a cessé de se développer depuis, passant d'une production de 128 tonnes en 1851, à 17 000 tonnes en 1887, pour atteindre plus de 250 000 tonnes en 1955. Cette nouveauté entraîna l'arrivée de migrants mais la région resta relativement peu peuplée : 55 habitants au km<sup>2</sup>, contre 400 dans les plaines du Bengale voisin (années 1920).

Au nord, à l'est, au sud, la vallée est enchâssée dans des montagnes habitées par des populations culturellement différentes de celles des terres basses, pour les langues, les genres de vie, les religions. Les traditions indiennes s'affaiblissent et même disparaissent dès la base des premiers contreforts ; par

contre l'administration et la législation indiennes s'étendent jusqu'aux frontières politiques séparant le territoire de l'Union, des Etats voisins : Chine au nord, Birmanie à l'est, Bangla-Desh au sud. La frontière politique septentrionale est contestée par la République populaire de Chine qui ne reconnaît plus « la ligne McMahon », laquelle se confondait plus ou moins avec la ligne de crêtes de l'Himalaya. Sur les cartes chinoises actuelles, la frontière mise en place par les autorités de Pékin, passe beaucoup plus au sud, à quelques dizaines de km seulement du Brahmapoutre, revendiquant ainsi près de 100 000 km<sup>2</sup> d'un territoire essentiellement montagneux. Les grandes villes assamaïses de Sadiya et de Tezpur, l'une et l'autre à 150 km à vol d'oiseau de « la ligne McMahon » ne sont qu'à une vingtaine de km de la frontière sur les cartes chinoises corrigées.

Les montagnes orientales et sud-orientales bordant la plaine assamaïse culminent à 4 000 m ou plus. Les villages sont situés à des altitudes plus modestes, dépassant rarement 2 000 m. Evidemment, les conditions climatiques qui règnent là, accentuent encore les différences avec les terres basses.

Nous avons porté notre attention sur cette partie de l'Assam oriental et sud-oriental, nous proposant plus spécialement, pour l'année 1981-1982, d'examiner le pays habité par les populations dites « naga ». Jusqu'à la dernière guerre mondiale, ce terme « naga » était ignoré des populations auxquelles, maintenant, il est officiellement appliqué.

Les matériaux utilisables et accessibles sont relativement nombreux. La bibliographie utilisée comporte environ 420 titres d'articles et ouvrages, surtout en anglais, répartis sur 165 années, de façon très inégale. Ainsi nous avons recueilli trois titres pour la période allant de 1801 à 1820, 64 pour 1901-1920, 156 pour 1921-1940 (période sur laquelle nous portons plus spécialement notre attention), mais une vingtaine seulement pour 1941-1965. Il faut ajouter à cette liste quelques dictionnaires et grammaires et, plus récemment, les cartes américaines : *T.N.C.*, au millionième et *O.N.C.* au cinq cent millièmè. Ces cartes, assez sommaires pour la géographie humaine, quasiment inutiles pour l'étude des toponymes, sont certainement plus intéressantes, malgré quelques erreurs, pour le relief et l'hydrographie. Quelques tentatives de synthèse ont été faites par Verrier Elwin et Moni Nag, mais la situation actuelle reste bien mal connue.

A la fin du siècle dernier, plusieurs décennies furent nécessaires aux autorités britanniques s'appuyant sur des cipayes pour assurer le contrôle des populations naga habitant des villages fortifiés et difficilement accessibles. De plus, ces montagnards étaient connus comme « chasseurs de têtes », et ce trait culturel, partagé avec d'autres populations de l'Asie du Sud-Est et de l'archipel voisin, devint très vite le cliché banal pour qualifier ces populations. (Dans l'*Encyclopaedia Britannica*, 1953, vol. 11, l'article « Head-

hunting » est rédigé par J.H. Hutton, l'un des meilleurs spécialistes de l'ethnologie naga.) Après la conquête, la région fut administrée « à la britannique », c'est-à-dire de façon indirecte, par des *babus* indiens. Mais la présence de missionnaires, surtout des Baptistes, et la ténacité des habitants, jaloux de leurs traditions et pleins de mépris pour les habitants des plaines, empêchèrent l'hindouisation des montagnards. Les missionnaires et les quelques fonctionnaires britanniques furent invités à rédiger des études locales, en suivant le plan des *Notes and Queries on Anthropology*, guide créé par E.B. Taylor en 1874 (la sixième édition, évidemment revue et corrigée, date de 1951) ; ceci nous vaut des monographies excellentes, quoique monotones.

Beaucoup de ces auteurs ont aussi laissé leurs noms dans *Linguistic Survey of India*, de G.A. Grierson (volumes publiés entre 1903 et 1928) et dans d'autres travaux de linguistique comme *Grammar of the Lhôta Nâgâ...* (1888) ou *English-Sema vocabulary...* (1938). Grâce aux vocabulaires plus ou moins bien romanisés — trop souvent les tons ne sont pas notés — quelques ouvrages furent imprimés dans les langues locales. Les « Naga » pacifiés se mirent à écrire et lire leur langue, beaucoup commencèrent l'apprentissage de l'anglais. Au moment de la retraite des armées japonaises, les relations entre montagnards et Britanniques se traduisirent même par une certaine collaboration, les seconds n'hésitant pas à rappeler aux premiers, qu'autrefois ils pratiquaient la chasse aux têtes, ce qui contribua à réactualiser l'ancienne institution.

Après l'Indépendance, en 1947, les autorités indiennes rencontrèrent, dans cette région, un problème qui ne s'était jamais posé. Ce n'était plus à des Konyak, Ao, Lhota, Sema, Rengma, Angami, etc. que ces autorités avaient affaire, mais à une coalition de ces ethnies conscientes, ces années-là, de former un groupe, de pouvoir s'exprimer à partir d'un « nous » ; et le 1<sup>er</sup> août 1960, Jawaharlal Nehru déclarait que son gouvernement venait de créer un nouvel état, le seizième, à l'intérieur de l'Union indienne : le Nagaland, d'une superficie de 16 000 km<sup>2</sup> habité par 350 000 habitants.

D'où vient ce mot « naga » ? Plusieurs hypothèses ont été avancées, nous en évoquerons deux. Celle qui propose une origine sanskrite : *nagna* « nu » (latin *nūdus*) ; en sanskrit, *nagnaka* était un « mendiant religieux et nu ». Par ailleurs, on cite aussi un passage de Ptolémée (VII, ii, 18) qui parle du « monde des nus », *γυμνῶν κόσμος*, connu jusqu'à l'Himalaya par « le mot nagga », *Ναγγα λόγαι*. Il est impossible de prouver que le *nagna* sanskrit et le *nagga* de Ptolémée s'appliquaient aux Naga de l'Assam oriental.

Nous avons complété ces généralités par quelques informations concernant plus spécialement les ethnies naga ; nous nous proposons, ici, d'en rappeler quelques-unes, elles concernent l'unité et la diversité de ces ethnies.

Par les travaux de Robert Shafer et de Paul K. Benedict, sur lesquels nous

reviendrons dans le compte rendu du séminaire, nous savons que les différentes langues parlées — et maintenant écrites — par les Naga se répartissent dans deux « divisions » de la famille sino-tibétaine : « la birmanique » (et plus précisément, à l'intérieur de cette « division », dans « la section koukoise »), et « la barique ». Entre ces deux « divisions » — l'exemple est de R. Shafer — la distance linguistique est la même que celle qui existe entre « les langues celtiques » et « les langues germaniques ». A notre connaissance, c'est la classification la plus récente des langues naga et la seule faite de façon systématique, à partir des matériaux existants. D'après R. Shafer, il y aurait une trentaine de langues parlées par les Naga de « la division birmanique » et une vingtaine dans « la division barique ».

Il serait intéressant de savoir si la création officielle et récente du Nagaland a entraîné l'emploi d'une langue commune et, dans ce cas, comment elle fut imposée... ou sut s'imposer. Si les Naga, considérés comme Sema ou comme Ao, sont les plus nombreux, 48 000 et 50 000, il faut compter, chez les uns et les autres, sept ou huit langues différentes, alors que les Lhota (23 500), parlent une langue relativement homogène.

Les 350 000 habitants de l'actuel Nagaland vivaient dans 800 villages environ, soit une moyenne de 440 habitants, ou bien une centaine de maisons par villages. Là encore, la réalité oblige à nuancer. Sur douze villages habités par les Rengma, le plus petit n'a que huit maisons, et le plus grand, 377. Un village ao compterait plus de 700 maisons. Les fortifications savantes, les lourdes portes en bois sculpté, les tombes, les mégalithes dressés, contribuent à la pérennité des villages. Un nouveau village se crée plus par bourgeolement à partir d'un village-souche que par l'exode de tous les habitants d'un ancien village. Un autre fait ne peut être passé sous silence, même s'il ne constitue pas un témoignage... archéologique, à proprement parler : quand les premiers fonctionnaires britanniques pénétrèrent dans ces montagnes, beaucoup notèrent la présence de très vieux jacquiers (*Artocarpus integra* Merr.) plantés en ligne, donc par l'homme, ce qui laissait supposer qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, certains villages naga avaient été créés deux ou trois cents ans auparavant.

Le village est l'unité sociale primordiale, et pour les administrateurs, ce fut et c'est encore, l'unité essentielle. Avant la seconde guerre mondiale, non seulement les Naga n'avaient pas conscience de former un groupe, mais de plus, les différentes ethnies naga ne constituaient pas davantage de groupes cristallisés, seul le village formait une « personne morale », un groupe connu et reconnu, au delà de celui de la maisonnée. Les habitants n'avaient de comptes à rendre qu'aux dignitaires de leur village et non au représentant de l'ethnie.

L'autorité se manifestait de façons différentes. Chez les Konyak, le chef de village était réellement puissant, cumulant la double charge de représenter

le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. A l'opposé, les villages des Rengma et ceux des Lhota étaient considérés comme démocratiques, les conseils en place représentant toutes les couches de la population. Les plus grosses agglomérations étaient divisées en quartiers nettement délimités, fonctionnant en fait, chacun comme un petit village.

Les maisons se répartissaient autour d'une place centrale, où la maison des hommes — le *morung* — abritait les garçons depuis l'âge de sept ou huit ans jusqu'à leur mariage ; beaucoup de tâches collectives incombaient à cette classe d'âge. Généralement, les terres de la périphérie se répartissaient en quatre catégories : les propriétés privées, les terres du clan, les terres de la maison commune et les terres du village.

Le riz, aujourd'hui nourriture de base de tous les Naga, fut récemment introduit, remplaçant le coix et les millets, encore cultivés en altitude, ainsi que les taros et les ignames. Chez les Angami principalement, un système d'agriculture sur terrasses irriguées était déjà en place au début du xix<sup>e</sup> siècle, on y cultivait des taros. Du fait de la pauvreté des eaux d'irrigation en matières fertilisantes, les effets du lessivage étaient tels que de longues périodes de repos, de dix à quinze ans, étaient nécessaires entre deux cultures.

L'organisation de la production, de la distribution et les divers aspects de la vie sociale feront l'objet du cours 1982-1983.

\*

\*\*

Les séminaires du mercredi ont été consacrés à quelques ethnies méconnues de l'Asie du Sud-Est continentale.

Notre propos était d'attirer l'attention, d'abord, sur la disparité qui existe au niveau de la connaissance que nous avons des quelques centaines d'ethnies de cette région ; après quoi quelques travaux récents furent présentés.

Plusieurs tentatives de classification des ethnies ont été faites. La plus valable est celle se basant sur les langues. Il serait tentant d'en proposer une autre, à partir du vêtement, surtout du vêtement féminin dont les différents et très nombreux « types » sont particulièrement tenaces. Quelques tentatives ont été faites pour des régions restreintes : ethnies du nord de l'ancien Tonkin, ou bien ethnies des États Shan de la Birmanie. On est loin d'avoir atteint une systématique aussi valable que celle de la classification linguistique, laquelle d'ailleurs ne fait pas l'unanimité de tous les spécialistes.

Il faut signaler ici, les travaux de R. Shafer et de P.K. Benedict que nous avons évoqués plus haut. Cette gigantesque entreprise sur la classification des langues de la famille dite « sino-tibétaine » (incluant donc les langues « thai » et les langues « birmanes ») fut commencée entre les deux guerres

sur les conseils d'Antoine Meillet. Par la suite, de 1939 à 1941, A.L. Kroeber et le Département d'Anthropologie de l'Université de Californie patronnèrent ce projet que Shafer et Benedict réalisèrent avec une trentaine de collaborateurs dans le cadre de l'*United States Works Progress Administration*. Il devait aboutir à la dactylographie d'un texte de 15 volumes de vocabulaires, intitulés *Sino-Tibetan linguistics*. Grâce à l'initiative de M<sup>me</sup> Annick Lévy, une copie sur microfilm (trois rouleaux) est déposée à la bibliothèque du Laboratoire mixte n° 682, E.H.E.S.S.-C.N.R.S., CeDRASEMI. Un tirage sur feuilles 21 × 29,7 a été réalisé par M<sup>lle</sup> Brigitte Steinmann et le C.N.R.S. A cette masse énorme de documents, il faut bien entendu ajouter les nombreux travaux de Shafer et de Benedict.

Les matériaux linguistiques sont fort différents d'une langue à l'autre, en quantité et en qualité ; pour certaines langues nous avons d'excellents dictionnaires, pour d'autres langues nous ne possédons que quelques mots. En ce qui concerne les matériaux ethnographiques répertoriés dans plusieurs bibliographies fort utiles, les lacunes sont beaucoup plus grandes.

Les séminaires ont d'abord permis de tenter un double inventaire, celui des vocabulaires et celui des monographies ethnographiques ; ensuite, quelques séances ont été consacrées à des ethnies particulières.

M.F. Robinne (I.N.A.L.C.O.) a proposé une classification des ethnies de Birmanie, à partir des vêtements, en utilisant notamment un ouvrage en birman, *Mran mā yañ kye: mhu* (La culture birmane, 1974).

M.G. Toffin (C.N.R.S.) a présenté ses propres matériaux sur les Pahari (ou bien Pahi), environ 3 400, du Népal. Le pahari est très proche du newar, aucun vocabulaire n'avait été recueilli depuis B.H. Hodgson, en 1857. Ne pas confondre ces Pahari avec les Pahāri qui parlent une langue indo-européenne.

M.P. Mansier (M.S.H.) a parlé des Jinuo et analysé le système tonal de leur langue. Les Jinuo, environ 10 000, habitent dans les Sipsong panna, sur les deux rives du Mékong, à quelques dizaines de km de la frontière birmane. Leur langue se classerait dans la section dite « lolo ». Depuis une dizaine d'années, les chercheurs chinois ont publié plusieurs articles sur cette ethnie et sur sa langue (cf. *Minzu yuwen*, 1981, 1), laquelle ne figure pas dans l'inventaire de R. Shafer.

Les Monba (écrit aussi Menba) forment un groupe de 3 800 habitants, résidant pour la plupart, dans ce territoire revendiqué par la Chine entre la « ligne McMahan » au nord et la vallée du Brahmapoutre au sud. Un ouvrage publié en 1980, *Menba, Luoba, Deng-ren de yuyan* (Les langues des Monba, Luoba et Deng) donne un vocabulaire — en A.P.I. — de plus de 900 mots, pour cinq langues de cette région, désignées par le nom des localités près

desquelles elles furent recueillies. Le monba de Motuo (romanisé en Medog sur les cartes) correspond au tsangla de R. Shafer (*I.S.-T.*, 1966, pp. 117-118). Ce dernier avait utilisé le vocabulaire de W. Robinson, publié en 1849 et celui de E. Stack, publié en 1897. Le village de Medog est situé sur la rive gauche du Brahmapoutre, une dizaine de km au sud de « la frontière McMahon ».

L. B.

#### PUBLICATIONS

« The house of Swidden Farmers as a Special Object for Ethnological Study » ; « The Two-door House : the Intha Example from Burma » in K.G. IZIKOWITZ and P. SØRENSEN, *The House in East and Southeast Asia*, Copenhagen, 1982 (pp. 35-40 et 41-48).

#### AUTRES ACTIVITÉS

Conférences au Laboratoire mixte n° 682, Sophia-Antipolis, Valbonne.

Participation aux jurys de trois thèses d'Etat et de trois thèses de III° cycle.

Participation au Conseil du Patrimoine ethnologique du ministère de la Culture.